

ATELIER RENCONTRE DU 19 AVRIL 2024 / TORCY CULTURE ET LIEN SOCIAL
Les Echappées ou *la Part manquante*, autour de Christian Bobin



S'il publiait chaque année un nouvel ouvrage, Christian Bobin restait un homme très humble. Ayant toujours vécu à l'écart du monde, il s'installa en 2005 dans une maison isolée à la lisière du bois du Petit Prodhun, à une dizaine de kilomètres de son Creusot natal. Il y vivait au calme avec sa compagne, la poétesse Lydie Dattas.

Christian Bobin est un écrivain et poète français né le 24 avril 1951 au Creusot, emporté par une grave maladie le 24 novembre 2022 à Châlons-sur-Saône. Se faisant connaître du grand public en 1992 avec *Le Très-Bas*, son livre consacré à Saint-François d'Assise, il n'a cessé de gagner en popularité. Auteur prolifique, on compte une soixantaine d'ouvrages à son actif.

Fils d'un père dessinateur et d'une mère calqueuse travaillant tous les deux à l'usine Schneider, Christian Bobin est le dernier né d'une famille de trois enfants, il passe son enfance en solitaire, le nez plongé dans les livres ou collé à la fenêtre.

Attiré par l'écriture vers l'âge de quinze ans, il se lance dans des études de philosophie et s'émerveille des œuvres de Platon, Spinoza et Kierkegaard. À vingt-cinq ans, il commence à écrire *Lettre pourpre*, un premier ouvrage qui sera publié en 1977 grâce à sa rencontre avec Laurent Debut, jeune fondateur des éditions Brandes.

Ne cherchant pas vraiment le succès, Christian Bobin continue à écrire, tout en enchaînant les petits boulots. Il est ainsi tour à tour bibliothécaire, guide à l'écomusée du Creusot, rédacteur à la revue *Milieux*, élève infirmier en psychiatrie, puis professeur de philosophie.

En 1991, il connaît un premier succès littéraire avec *Une petite robe de fête*, ouvrage vendu à 270 000 exemplaires. L'année suivante, l'auteur toujours aussi discret fait sensation dans les librairies avec *Le Très-Bas*, qui s'écoule à plus de 400 000 exemplaires, salué par la Critique. En 1995, marqué par la mort prématurée de son amie et amour de jeunesse Ghislaine, Christian Bobin lui rend un hommage vibrant dans *La plus que vive* (1996).

« Choisir. Seulement voilà, on a trouvé autre chose, on a trouvé les Livres, avec les livres on ne choisit plus, on reçoit tout. La lecture, c'est la vie sans contraire, c'est la vie épargnée... »

« On s'enterre au plus clair de sa vie, sous des pelletées de phrases noires. Parfois on lève la tête, on regarde au dehors. On voit la ville, on voit l'école, parfois on dit c'est le désert, on voit que c'est le désert, alors on revient au livre. »

« Parfois vous pensez à lui. C'est une pensée sans phrase. Elle vous vient souvent, pour des gens de toutes sortes. Comme une envie de leur écrire, de les toucher par un mot dans leur solitude intouchable. Bien sûr, vous ne le faites jamais, c'est une erreur, mais vous ne le faites jamais et vous laissez s'éloigner dans les masses grises celui à qui tout échappe, sa parole, son enfance et ses yeux. »

« Dans ce qui est, on voit ce qui manque. Dans le rire on rejoint ce qui manque. »

« Ce n'est pas pour devenir écrivain qu'on écrit. C'est pour rejoindre en silence cet amour qui manque à tout amour. »

**Christian Bobin,
*La Part manquante***

Proposition d'écriture :

1/ Dans votre mémoire ou vos souvenirs, pouvez-vous raconter une ou plusieurs échappées ? Ecrire sous la forme d'une bribe littéraire, d'une poésie ou de la construction d'un acrostiche

2/ Utilisez les phrases ou extraits de Christian Bobin comme accroche possible pour poursuivre un récit ou une histoire, dans lesquels il sera question d'échappées ou de manque... Ecrire un début de nouvelle, une lettre, des répliques théâtrales, à votre choix.

Odette Gonot - Parfois on lève la tête, on regarde au dehors.

Comme Madeleine aujourd'hui qui fuit le vide. Le vide de ses journées, le vide de sa maison. Elle se lève de son fauteuil. Elle espère trouver un peu de vie qui lui manque tant. En allant se mettre à la fenêtre elle oublie sa solitude, surtout à l'heure de la sortie de l'école. Elle se replonge dans son enfance. Personne ne l'attendait, elle, à la fin de sa journée. Mais c'est joyeusement, d'un pas sûr, cartable sur le dos, qu'elle prenait le chemin du retour à la maison. Elle savait que sa mère l'y attendait. Dans le silence, elle mangerait les tartines préparées pour elle. Pas un mot ne s'échangerait. Pourtant l'amour était là, tout simplement dans les gestes.

Madeleine revient à la réalité. Plus de bruit dans la rue. Tous les élèves sont partis. Elle a eu son petit moment de bonheur. Elle retourne à son fauteuil et pense déjà à demain.

Ce n'est pas pour devenir écrivain qu'on écrit... / Sylvie Pétel

Ce n'est pas pour devenir écrivain qu'on écrit, c'est pour rejoindre en silence cet amour qui manque à tout Amour.

Effectivement, j'avais jadis l'envie ridicule d'écrire un livre afin de livrer ma douleur d'avoir eu une maman qui ne m'a jamais su me dire je t'aime.

En effet je suis la deuxième d'une fratrie de trois enfants, une sœur de deux ans mon aînée et un frère qui a douze mois de différence avec moi.

Ma sœur était l'enfant désiré, puisqu'avant leur mariage le nom de Véronique était déjà décidé. Je porte à votre attention que la Véronique est aussi une plante fleurie de bleue.

Enfin bref, Véronique vient au monde un beau jour du 29 mars. Malheureusement, ma mère a eu un accouchement difficile avec rupture " d'artère" lui a-t-on dit.

Quand ma mère fut enceinte pour la deuxième fois deux ans après, de moi, ma mère décida de voir une cartomancienne afin de lui dire le sexe de l'enfant. Il est vrai que les méthodes de l'échographie n'étaient à l'époque pas très développées.

Cette brave femme lui dit simplement : « Vous avez eu un premier accouchement difficile pour le deuxième accouchement vous allez mourir. Forte de cette réflexion, ma mère qui croyait en cette femme passa la totalité de sa grossesse à pleurer toutes les larmes de son corps.

Intellectuellement, elle refusait cette enfant qui devait la faire mourir. Le résultat se fit sentir sur l'enfant très rapidement, car je suis née à terme à deux kilos et cent grammes ce qui est inhabituel pour un enfant à terme.

De plus, quand j'entendis ma mère me dire qu'à ma naissance, j'étais moche car j'étais toute maigre et que j'avais de longs cheveux noirs jusque dans le cou.

Effectivement, l'enfant que j'étais refusait cette mère non-aimante puisque à chaque biberon ma mère apportait la serpillère car je ne gardais aucun lait que ma mère me donnait. Il paraît que j'ai été élevée à la soupe, mais mes connaissances en la matière me disent que c'est difficile à croire.

Le plus terrible, c'est quand ma mère me disait qu'elle ne pouvait pas me faire prendre un bain car je devenais toute bleue. Je pense qu'elle devait alors renoncer à la prise du bain. Effectivement, le médecin avait dit à mes parents que si je n'arrivais pas à manger j'allais mourir et pour sauver l'enfant, il fallait absolument prendre des vacances et l'emmener avec vous. C'est ce qu'il fut fait et l'enfant que j'étais sentant qu'on s'occupait enfin d'elle repris goût à la vie et c'est pourquoi je peux vous raconter tout cela aujourd'hui.

Je ne vous lâche plus, texte de Yaël Getler

Dans votre mémoire ou vos souvenirs, pouvez-vous raconter une ou plusieurs échappées ? Ecrire sous forme d'une bribe littéraire, d'une poésie ou d'un acrostiche.

Maman, je veux t'écrire comme je t'aime.

Papa, je veux t'écrire comme je t'aime.

Pourquoi ai-je noirci tant de feuilles de mon écriture alambiquée de gauchère et jamais écrit un mot pour vous dire à quel point vous m'avez guidée en veillant à respecter mes besoins profonds?

Je ne veux plus échapper à ce que vous avez encore à m'enseigner, me raconter, me faire découvrir et comprendre. De la pire horreur à la plus belle des histoires.

Si je ne profite pas de vous, à la vitesse à laquelle vos vies s'accélèrent, un bout de moi-même ne sera jamais construit.

J'ai travaillé dur. Je crois avoir travaillé pour que vous sachiez jusqu'à quel point vous m'avez accompagnée. Que j'étais, grâce à votre amour pour moi, capable de réussir beaucoup de choses. Même si en y regardant bien, j'ai fait des choix d'hédoniste, pas de carriériste.

Le plus important est d'avoir le Choix, et vous m'avez toujours offert cette Liberté. Si vous saviez comme elle m'a été enviée, jalosée, par les copains... Votre fierté de moi a toujours été l'un de mes moteurs, et mon plus grand bonheur. Comment pourrais-je vous en donner autant que ce que j'ai reçu de vous ?

Malheureusement, à l'aube du troisième âge je ne suis plus certaine du tout d'avoir suivi le bon chemin. J'ai du temps à rattraper, rien de moins certain.

En voulant vous rendre fiers et heureux pour moi, je me suis en réalité, d'une certaine façon, échappée de vos vies.

Trente-quatre années de sincère investissement dans un métier que j'ai aimé, vraiment, pour au moins la moitié de ces trois décennies, sont cependant autant de jours, de minutes, de secondes que je n'ai pas passés avec vous.

Je ne veux plus échapper, contrainte et forcée, aux joies, aux conseils avisés, aux confidences révélées, à partager avec vous.

Le temps nous est compté. J'ai ouvert les yeux, mon demi-siècle atteint. Un jour viendra...où vous me manquerez perpétuellement, atrocement.

Je sais que je devrai vivre avec ce manque, ce manque de vous, ce manque de votre amour pour moi, et entre vous. Je devrai vivre avec ce manque.

Alors le combler au mieux possible, AVANT l'échéance paraît maintenant évidence.

Innocemment j'ai donné trente-quatre ans de ma vie à des personnes qui se sont ingénérées à me manipuler et m'utiliser avec perversité.

Pourquoi ne me suis-je pas sauvée plus tôt ? Il n'est jamais trop tard pour apprendre de ses erreurs.

Papa, Maman, je veux être avec vous pour toujours. Par amour.

Papa, Maman, je crois que je suis passée un peu à côté de ma vie....

Je ne vous lâche plus.

Texte de Patricia Baud / A lire doucement

« *Parfois vous pensez à lui. C'est une pensée sans phrase...* » Christian Bobin

Parfois vous pensez à lui. C'est une pensée sans phrase.

Il suffirait de penser phrases, s'appuyer sur du concret. On parlerait de souvenirs, d'anecdotes avec lui.

Penser sans phrase, c'est revivre cet autre, dans le simple fait de penser à lui. Une humeur, une rumeur, un état d'être éphémère, sans image, sans imagination. Quelque chose de ténue, d'immatérielle, d'évanescence.

Une mémoire sans mémoire, juste une évocation qui s'incarne. Elle fait sa place, reste en place. Fugace passagère, elle mène son pas intérieur, s'installe. Elle trace un chemin invisible comme une liberté qui s'impose.

Un rire sans sujet qui réchauffe, qui répare. Un lien sans corde, sans poids, sans nœud. Comme un sentiment de légèreté, elle vous élève. Un tout qui s'installe, un rien qui prend toute sa place dans le silence, dans l'instant

Un bruit sans voix, un écho sans montagne, une intériorité qui vous dépasse, sans dérangement, sans regret, sans hésitation. Une concordance des temps pour la vie qui s'enfouie. Une synchronicité hors temps, révélée par et dans la symphonie des cœurs.

L'autre, lui, se fait souffler, de vie, élément vent caressant.

Un bonheur à porter, de l'avant...

Où s'est-elle enfuie, cette part de nous qui nous échappe ? / Sylvie Roberto

Où s'est-elle enfuie, cette part de nous qui nous échappe ? L'essence des êtres qu'il est si improbable de toucher ? Dans la superposition des strates de notre éducation et de notre culture peut-être ?

Dans l'enchevêtrement de nos racines impossible à démêler.

Comme les racines des arbres sous la terre, nous pourrions communiquer peut-être en acceptant de laisser se rejoindre nos inconscients et nos pensées ?

Inconscient collectif disent les uns, part féminine de l'humanité, être sauvage disent les autres.

Aller toucher de près nos essences pour rétablir en silence l'équilibre perdu, la part manquante, l'amour qui manque et qui échappe à nos

« On voit la ville, on voit l'école, parfois on dit c'est le désert, on voit que c'est le désert, alors on revient au Livre ». (Christian Bobin).

Aux pages de sable chaud, aux pleins et aux déliés des grandes dunes des contreforts du massif de l'Air. C'était le grand livre naturel des vies de tradition où les mains noires des hommes Bleus inventaient une calligraphie des mémoires évanescentes.

Le vent tirait la ligne des paragraphes de vie s'écrivant dans l'angoisse des gorges sèches. Les grands dromadaires trimballaient leurs carcasses entre les chapitres dissimulés, entre la vie et la mort des êtres décharnés par les chaleurs insupportables.

Dans les alinéas de sable, la sagesse devenait prophétie. Elle invitait les voyageurs à relire leur existence au diapason du Livre, une relique pour certains, les Tables de la Loi pour d'autres, un contrat de dupes pour les plus acerbes. bercé par le pas branlant des bêtes, distraits de leurs habitudes, les voyageurs échappaient aux routines, à leur vie répétitive, si loin des villes et des écoles enfermantes où l'Humanité n'était plus enseignée. L'échappement qu'offraient les étendues infinies du Ténéré s'inscrivait comme un relais des mémoires des temps, pour avancer sans piétiner, suivre le chemin de la Croix du Sud ou de l'étoile Polaire sans se perdre.

Le chemin se traçait dans le manque, sur le manque, par le manque, et c'était comme une rédemption négociée où le superflu s'effaçait des consciences.

Le Livre grand ouvert distribuait la parole aux sans-voix, il marquait de pierres blanches les noirceurs dépassées. Avance et ne meurt pas, répétaient les rapaces survolant les acacias trop maigres des collines s'élevant vers la montagne, là où la vie pouvait être sauvegardée. L'eau s'y écoulait, l'herbe permettait la survie animale, la quiétude, celle des Touaregs courbés vers la Mecque, les soirs de grande prière des vendredis. Près d'un grand feu où cuisait le pain de sable, on oubliait que c'était le désert, la peur du manque, le manque au diapason de l'indispensable qui pourtant ne l'est pas.

C'était aussi la ville des fantômes où les écoles avaient brûlé pour ne plus enseigner la mort du nomadisme et de cette sérénité qu'il offre aux peuples murmurant comme une suite au grand livre du Dire...

Rencontre et écriture / Séance du 26 avril 2024 à Torcy

Christian Bobin écrit le petit, l'infime, le sans importance, et pourtant, il lui donne l'éclat des choses les plus essentielles !

Dites ce qui vous semble dérisoire en apparence et montrez en quoi cela vous semble la chose la plus importante du monde ! Evoquez ce qui manque, en opposition à ce qui remplit, de l'essentiel aux dérisoire... Écrivez sur un sujet banal pour nous dire qu'en réalité il est essentiel à votre vie !

En faire un haïku ou un poème rimé, écrivez un court texte sur un sujet banal pour nous dire qu'en réalité il est essentiel à votre vie et où vous cherchez à convaincre votre lecteur...

Le langage universel... /Catherine Gaucher

La musique nous empoigne, nous tire vers le haut ou vers de nobles sentiments. Comme elle est faite de silence, nul ne peut dire la détester réellement. Il en existe plusieurs formes : populaire, religieuse, blues, jazz, soûl etc... Toutes se dirigent vers un bien être de l'âme ou d'un simple plaisir de l'écoute ou d'entrer dans la danse. Ce besoin que les corps aient à entrer en communion, à recevoir une parole divine dans un lieu sacré où dans toutes salles de concert prouvent qu'elle est un élément essentiel de la vie de tous les jours. Pour apporter cette même sensation à autrui, là où le connaître un peu, lui proposer une écoute commune et guidée d'une œuvre et l'envolée se fera. De tout temps elle a existé et continuera de nous nourrir culturellement. J'en mange à tous les repas, j'en découvre tous les jours et j'en fais la propagande. Elle libère l'esprit, le rend plus créatif, elle n'a pas de frontière et se retrouve dans toutes les ethnies. Le langage universel...

Noella Redais

Plus belle au soleil Au printemps, tu t'éveilles Parfum éternel

Extrait de la chanson interprétée par France Gall, paroles de Michel Berger.
Viens, je t'emmène,

 *" viens, je t'emmène, derrière le miroir de l'autre côté ..."*
Viens, je t'emmène, dans un monde de curiosités.
Viens, je t'emmène, sur des chemins inachevés.

A toi de déceler, parcourir, découvrir tes sentiers de traverse !
Lorsque je pars à l'aventure, je décide du point de départ, mais ensuite ... Je me laisse guider. Selon la saison, ma quête est différente.
"Viens, je t'emmène où les nuages tristes vont s'amuser ..."

Le soir, je guette, scrute l'horizon. Les nuances roses, orangées enchantent le ciel dénudé.

*"Viens, je t'emmène
Où les étoiles retrouvent la lune en secret ..."*

Viens, je t'emmène rêver. »

Aujourd'hui, le printemps nous accueille, verdoyant et odorant

La nature est follement créative depuis que la pluie inonde les sols.

La flore est en effervescence, de nouvelles plantes et fleurs apparaissent, pour mon plus grand bonheur.

Les jardins pétillent de couleurs, pour nous offrir les plus belles compositions, nous invitent à humer leurs subtils parfums. Allons, nous enivrer dans une ronde olfactive et voyager d'une contrée à l'autre.

J'affectionne particulièrement les jardins anglais, savamment désorganisés. Ils me charment, m'incitent à les rejoindre, virevolter, papillonner de joie. Les iris m'attirent afin de les soulager de leurs lourds pétales gorgés d'eau. Ils se sont enroulés, épuisés.

Puis tout en délicatesse, habilement froissés, se métamorphosent, pour créer une nouvelle fleur qui m'interpelle et m'offrent leurs précieux nectars.

Doucement les pétales dégorgent, se déroulent, s'enlacent, se teintent, expirent ...

Renaissent et vibrent au bout de mes doigts, parcourent la toile, désinvoltées et voluptueuses. Glissent, tournoient, s'amuse, s'entrelacent, s'extasient de joie.

" J'ai tellement fermé les yeux

J'ai tellement rêvé

Que j'y suis arrivée" !

Christian Bobin les choses les plus essentielles / Sylvie Roberto-Bouteiller

**La tulipe noire
teste un ultime regard
Désespoir du monde**

Prévert pense « il n'y a jamais grande chose, ni petite chose il y a autre chose. »

Ce qui peut rendre étriquée, la vie, c'est peut-être la vision en surface des choses...

On aimerait sonder la profondeur des êtres dans l'échange, peut-être un peu plus de lenteur, appréhender les expressions la gestuelle les silences qui en disent long et imaginer les vies intérieures qui n'osent pas se dévoiler.

Les relations entre humains, entre nature et humains, entre institutions et humains, ça paraît facile et normalisé, il n'y a qu'à se laisser guider.

Comme Prévert l'insinue, on aurait pu suivre d'autres chemins. « Autre chose, c'est ce que j'aime qui me plaît et que je fais » Ne pas imposer, ne pas coloniser, ne pas esclavagiser, et puis s'écouter les uns et les autres en toute amitié, parfois il semble que l'on ait échoué !

Mais tout n'est pas perdu et il est maintenant essentiel de recontacter notre part d'humanité.

**Changer soi pour changer le monde
L'infime, le sans importance, dit Christian Bobin
Le regard porté sur les chose**

La pluie/ Alain Bellet

De la pluie insiste, goutte à goutte, le ciel virgule, la branche, la feuille gisant sur le chemin. La misérable petite goutte de pluie tu sembles ânonner la genèse de l'humanité, ce tac-tac-tac sombre et répétitif qui parfois exaspère quand on t'entend sans t'écouter, que l'on te devine sans te voir. La pluie possède la plus étonnante des façons de s'inviter sans que personne ne l'ait sonnée, elle tombe à peine quel s'impose, elle mouille si peu qu'elle s'en désespère et redouble alors de violence.

Son tac-tac-tac devient TAC-TAC-TAC, une gamme métallique, un couplet régulier façon kalachnikov... Et soudain le vent levé en douce la couche, la penche, vous vise, ces gouttes glacées à demi-doigt, des giboulés vous heurtent et vous percutent avant de redevenir anodine et douce, goutte à goutte du ciel, goutte à goutte de la branche, de la feuille mouillée qu'un escargot contemple avec émotion.

Des flaques se forment alentour sur le vieux chemin défoncé et sous sa coquille, la bête a rangé ses cornes au sec. « La pluie ne m'aura pas cette fois... » chantonne le gastéropode, se tordant de bonheur, les cornes au sec, se répète-t-il.

Quand il pleut l'humain grimace, la météo rabâche et tout ce qui se préfère au sec appelle à l'aide. Pourtant, s'il pleut toujours ou c'est mouillé, la chasse à la grenouille a mobilisé des millions d'enfants émerveillés des gouttes magiques, telle une pissée divine qui dégoulinerait des nuages.

À la douche froide attendue, la pluie lave le corps à défaut de rincer l'âme, ces gouttes qui glissent sur la peau comme un délice en dépôt.

Si la pluie venait à manquer, le drame sonnerait la fin de l'humanité, mais à l'inverse, si elle se répand sans façon un autre malheur s'invite, appelons-le simplement Le Grand Robinet du Pas-de-Calais. Alors la pluie, ma fille, reste dans la mesure, respecte les équilibres, n'oublie jamais que les débordements incitent à la pagaille...

Dire qu'aimer la pluie peut sembler bien désuet et que la détester relève de l'outrage. Elle est la vie dans tous ses éclats, mais souvent nous l'oublions, gardant que le tac-tact-tac agaçant, heurtant sans façon le toit des vérandas...